

La communauté ignorée

Pierre Vadeboncoeur, *Essais sur la croyance et l'incroyance*,
Montréal, Bellarmin, 2005

Étienne Beaulieu

Number 9, Spring 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, É. (2006). Review of [La communauté ignorée / Pierre Vadeboncoeur, *Essais sur la croyance et l'incroyance*, Montréal, Bellarmin, 2005]. *Contre-jour*, (9), 181–186.

La communauté ignorée

Pierre Vadeboncoeur, *Essais sur la croyance et l'incroyance*, Montréal, Bellarmin, 2005.

C'est un singulier ouvrage que le dernier recueil d'essais de Pierre Vadeboncoeur. Il est étonnant en effet de lire une prose qui crée une adhésion aussi forte sans pour autant emporter la conviction. Cet écrit est fabriqué pour se lire lentement, pour être lu, relu et médité, quitte à se fâcher avec lui et y revenir plus tard comme dans les relations d'amitié. Car à le lire trop rapidement, le lecteur risque de ne pas goûter la simplicité souveraine de son style et d'être en désaccord avec à peu près chaque proposition ou, à tout le moins, de se trouver mal à son aise avec les approximations conceptuelles ou encore avec l'occultation de la perspective historique. L'écriture de Vadeboncoeur n'est pas du type « cognitif », au sens où le passage à travers champ qui caractérise d'ordinaire l'essai, tout comme chez les grands représentants du genre au XX^e siècle, tels Benjamin ou Adorno, n'a pas pour but de mettre en question les catégories du savoir « de l'intérieur », mais bien « de l'extérieur », si l'expression a un sens. Ce n'est ainsi pas la connaissance qui intéresse Vadeboncoeur, mais bien la « Connaissance », qui n'a plus rien à voir avec son homonyme. La discussion se situe d'entrée de jeu sur ce terrain difficile et miné, à la frontière improbable de la polémique et du théologique, ligne frontalière peu fréquentée de nos jours.

Expliquons-nous d'abord sur les raisons que l'on aurait d'être fâché avec ces essais au ton pourtant si calme et apaisé. Apparemment, l'objet qui intéresse Vadeboncoeur (quelquefois l'« Objet », parfois simplement « cela ») s'opposerait à notre temps, en particulier à la « postmodernité »,

à laquelle Vadeboncoeur réserve ses épigrammes les plus acerbes. Mais il s'agit là d'un malentendu (encore aujourd'hui fréquent chez bien d'autres) qu'il faut dissiper comme une brume afin d'accéder peut-être aux paradoxes plus fondamentaux de la pensée de Vadeboncoeur. Réglons donc ce problème en adoptant « une liberté de ton à l'égard du jugement des maîtres » à laquelle l'auteur invite à plusieurs occasions. D'un trait, voici en quoi consiste ce malentendu : non, la postmodernité n'est pas une gigantesque orgie des valeurs oubliées du passé (du moins si l'on prend soin de distinguer la postmodernité du courant américain appelé *postmodernism*). Au contraire, elle est une tentative de repenser l'Occident d'aujourd'hui à l'aune de l'héritage de notre civilisation grecque, romaine, chrétienne et surtout européenne (un exemple parmi cent : voyez la récente *Déclension* de Jean-Luc Nancy ; ou encore l'incessante réflexion de Derrida sur les grands penseurs grecs, latins, français, allemands). Il faut souligner de même que le théoricien de la postmodernité, Jean-François Lyotard, est surtout un penseur du jugement et qu'il a voulu réveiller la modernité de son sommeil relativiste. La postmodernité est née, entre autres, de la fin des grandes utopies modernes qui, elles, ont voulu faire table rase des traditions et du vernaculaire. Ce que Vadeboncoeur fustige sous le nom de « postmodernité » ressemble en fait beaucoup plus à la modernité et à sa croyance au progrès, à son relativisme religieux, à son démocratisme et à sa volonté de ranger au grenier tous les absolus, exceptés ceux qui pourraient contribuer au bonheur de l'homme sur terre. Il faut bien en conclure que, se retournant vers la foi de son enfance sans pour autant nier certains acquis de la modernité, Vadeboncoeur est lui-même postmoderne, au sens le plus courant du terme. Cela le déconcerterait sans doute de lire une telle chose, mais n'a-t-il pas lui-même habitué ses lecteurs à de tels retournements ?

D'où suit un autre paradoxe, pour le moins étrange, qui fait en sorte que, face à la disparition des grandes figures culturelles de notre monde contemporain, Vadeboncoeur désigne comme modèles non pas des anciens, mais bien des phares de la modernité : Beethoven, Rimbaud, Borduas, pour nommer seulement les noms propres qui reviennent le plus souvent dans cet essai et sous sa plume à plus de cinquante ans de

distance (Borduas était en effet le maître à suivre dans *La ligne du risque*). Ces noms représentent pour l'auteur quelque chose comme un état natif de la pensée, une sorte de manifestation de force vitale et créative qui fait fi des règles et se joue des normes. Il semble qu'il s'agisse là, il faut bien le dire, d'une forme de théorie romantique du génie qui n'avoue pas son nom, puisque dans cette théorie seul le génie fait exception à la règle et peut s'élever au-dessus d'elle afin d'éventuellement la réinventer. C'était là le propos de Kant dans la *Critique de la faculté de juger*, mis au goût du jour par le Romantisme européen. Mais Vadeboncoeur ne semble jamais s'aviser que c'est précisément de ces conceptions « géniales » que découle la perte des valeurs canoniques qu'il déplore ailleurs, puisque c'est avec la démocratisation de l'idée de génie (qui permet à tous et chacun d'endosser pour lui-même le vêtement du génie et de créer à tout va, sans égard aux valeurs canoniques) que se renverse la norme et que l'exception devient la règle. Car ces œuvres, celles des Beethoven, Rimbaud et Borduas, forment l'essentiel du catéchisme révolutionnaire de l'art moderne (surtout en terre québécoise pour Borduas). Se cabrant contre la perte de repères des descendants « postmodernes », Vadeboncoeur la célèbre paradoxalement chez les pères. Bien sûr les fils ne sont pas les répliques exactes des pères, mais ils vivent néanmoins dans un monde façonné par leurs devanciers. Autrement dit, les postmodernes viennent à la suite de Rimbaud et leurs conceptions découlent en grande partie des siennes, de sa révolte (en particulier contre les pères ; Rimbaud est bien, comme dans le récit de Pierre Michon, un « fils » — Vadeboncoeur serait-il un fils perpétuel ?) et de la valeur absolue qu'il a accordée à la poésie, pour la lui soutirer ensuite dans un geste qui donne aujourd'hui à l'art sa paradoxale valeur oscillant entre tout et rien.

De la même façon, l'art, pour Vadeboncoeur, n'a de valeur, comme il l'affirme presque à chaque page, qu'en tant qu'il recouvre la question de l'Être. Or, ce recouvrement de la question de l'être par celle de l'art a un nom : c'est l'esthétique qui, au XVIII^e siècle, remplace la valeur représentative accordée à l'art et fait de ce dernier un ersatz de sacré. Dans sa quête de sacré à travers l'art, Vadeboncoeur se tourne en fait vers les sources mêmes de la modernité, c'est-à-dire vers le moment où s'est

effectué le passage de l'art de représentation (qui représente de façon transitive un objet qui lui est extérieur, comme la divinité ou les souverains que l'on retrouve dans les peintures d'ancien régime) à l'art de l'expression (qui n'a de valeur qu'en soi-même, n'exprimant de façon intransitive que son propre signe, ou dont l'objet représenté n'est qu'un prétexte appelé à disparaître bientôt, comme dans l'art abstrait, qui a absorbé en lui toute forme de souveraineté). Encore ici, en se tournant vers les sources de la modernité et renouant grâce à elles avec tout ce qui, dans la tradition, avait été occulté et mériterait d'être remis en lumière, Vadeboncoeur effectue un geste précisément postmoderne.

Voilà donc en quoi consistaient principalement ces motifs de bouderie d'un livre que pourtant j'ai lu de bout en bout avec fascination. C'est que ces raisons ne sont que des points d'érudition, d'histoires ou d'argumentation. En un mot, ce sont des raisons de tête. Et ces raisons n'empêchent aucunement de suivre amicalement le fil d'une pensée comme on lirait un récit ou comme on écouterait une pièce musicale. Nietzsche se demandait si l'on pouvait réfuter un son. Ce qui laisse penser qu'en dernière analyse les essais de Vadeboncoeur n'ont pas à être réfutés ou même discutés. Ils sont du même ordre qu'un son : ils sonnent juste ou faux, mais ne sont ni vrais ni faux. C'est là tout le paradoxe des questions soulevées dans ces essais : car ces questions concernent précisément la vérité, ou plus exactement la croyance à la vérité. Comment adhérer à la vérité sans être d'abord convaincu par elle ? C'est ce que réussissent ces essais, à me faire adhérer à leur point de vue, sans pour autant me convaincre de leur bien-fondé. Car la vérité dont parle Vadeboncoeur est d'un autre ordre, pas nécessairement plus « élevé », mais autre, tout simplement. D'un ordre qui enlève à l'incroyance toute pertinence, puisqu'il s'agit ici simplement non pas de montrer, mais d'exprimer les motifs qui font que « sans mérite aucun », l'auteur dit « croire à la vérité ». Sans mérite parce que, quoi que l'on fasse, la vérité ici discutée précède toute affirmation et même toute négation. Si je nie ceci ou cela, en effet, je crois au moins, avant tout, à la valeur de ma négation. Le nihilisme intégral est impossible aux yeux de Vadeboncoeur, qui s'appuie sur ce point, et curieusement, sur une raison très « rationnelle » que pourrait contredire

à tout moment un sentiment de néant que ne retiendrait aucune barrière logique ou rhétorique. D'où ce bizarre sentiment de lecture, provenant du fait que Vadeboncoeur argumente sur ce qu'il déclare impertinent d'argumenter et plus encore sur ce qu'il s'évertue à prouver impossible à démontrer.

À un certain moment de ma lecture, après m'être un peu perdu, je l'avoue, dans des circonvolutions qui voulaient pourtant éviter toute rhétorique, je me suis interrompu pour me demander : « Allons au fait, monsieur Vadeboncoeur, y a-t-il de l'être ou non et pourquoi ? » À la ligne suivante, Vadeboncoeur déclarait : « J'ai le sens de l'être ». Point à la ligne. C'est-à-dire que Vadeboncoeur répond à ces grandes questions par une expérience toute simple, celle de l'évidence de l'esprit, qui n'a rien à voir avec le mysticisme. Vadeboncoeur fait mouche quand il insiste sur le fait que notre époque n'a cure de toutes ces expériences qui dépassent le sensible, et que l'on s'empresse de qualifier de « mystiques » avec un petit air de mépris entendu, au mieux sarcastique, mais toujours ignorant des réalités les plus simples de l'esprit. Si j'ai bien compris, l'expérience dont parle Vadeboncoeur n'a rien à voir avec le mysticisme parce que ce dernier désire la fusion avec l'être, tandis que ce que Vadeboncoeur nomme « l'esprit », après bien d'autres, suppose une distance intérieure, une sorte de sensorium de la pensée.

Depuis quelques années je lis Vadeboncoeur et c'est maintenant que certaines affinités m'apparaissent avec la clarté de l'évidence, celle, par exemple, improbable, qui lie l'essayiste québécois à un monarchiste de l'époque révolutionnaire qui s'appelait Joseph Joubert et que l'histoire littéraire a complètement oublié puisqu'il était caché derrière la grande ombre de Chateaubriand. Vadeboncoeur emploie souvent des expressions qui sont indiscernables de celles de Joubert, comme lorsqu'il parle de cette « sorte de sens tactile de l'âme » ou de « cette faculté particulière qui est aussi vraie que la sensibilité d'une main sur une matière ». Joubert parlait pour sa part de « tact intérieur » ou de « sens matériel de l'esprit ». À l'évidence de l'esprit de Vadeboncoeur répond ce que Joubert nomme « l'invidance de l'esprit », c'est-à-dire l'évidence d'une vie « intérieure »,

aussi palpable que le sont les matières que touchent nos sens. Cette parenté surprenante ne conduit à aucun couloir mystérieux des temps, au bout duquel se trouverait une grande salle dans laquelle communieraient des esprits choisis d'une même famille. Cela n'a rien à voir avec une secte. Beaucoup plus simplement, Vadeboncoeur et Joubert appartiennent à une tradition discursive très bien connue, que Charles Taylor a nommé, selon l'expression de Locke, « la tradition du regard intérieur », qui traduit le mot *Inwardness*. Pour le dire en un raccourci, « l'invidance » de Joubert et l'évidence de l'esprit de Vadeboncoeur sont le résultat d'un processus historique qui commence avec la tradition augustinienne d'examen de sa propre vie et aboutit à l'identité du soi, de la personne et du moi chez Locke, en particulier dans ses *Essais sur l'entendement humain*. Ainsi, l'idée selon laquelle l'expérience du moi propre se produit dans une intériorité que l'on atteint en se retranchant de la société est l'un des préjugés fondamentaux de la modernité occidentale. Ce présupposé a cependant une conséquence inattendue, puisque si tous et chacun se retranchent en eux-mêmes en croyant couper ainsi leurs attaches avec le siècle, il en résulte que tous sont beaucoup plus réunis qu'ils ne le croient et qu'ils participent dans l'individualisme le plus acharné à une communauté aussi ignorée qu'efficiente. C'est à cette communauté d'esprit que, si mes suppositions sont justes, nous appartenons tous aujourd'hui, et Vadeboncoeur au premier chef, lui qui cherche dans l'art « ce que c'est que rompre et comment se tourner tout entier vers un autre jour ».

Étienne Beaulieu